

Pascal Girard, Hugo Léger et Sébastien Thibault, Zviane

François Cloutier

Numéro 164, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83983ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cloutier, F. (2016). Compte rendu de [Pascal Girard, Hugo Léger et Sébastien Thibault, Zviane]. *Lettres québécoises*, (164), 58–59.

☆☆☆☆

PASCAL GIRARD

Nicolas

Montréal, Mécanique générale, 2016, 112 p., 13,95 \$.

Touchant Nicolas

Déjà dix ans qu'a paru *Nicolas*, le deuxième album publié par Pascal Girard, qui, dans les faits, avait conçu cette bande dessinée avant la sortie de son premier livre. Les Éditions Mécanique générale rééditent l'album avec, en prime, une vingtaine de nouvelles planches qui poursuivent le récit.

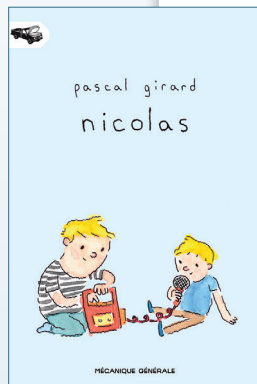
J'e l'avoue candidement : j'étais passé complètement à côté de *Nicolas* au moment de sa parution. Certes, j'en avais eu des échos favorables. L'album ne m'était cependant jamais tombé sous la main jusqu'à maintenant. J'ai suivi la carrière de Pascal Girard par la suite, ayant beaucoup apprécié *Jimmy et le bigfoot* et sa collaboration avec le romancier Stéphane Dompiere, les deux tomes de *Jeunauteur*. Rien ne me préparait toutefois au choc émotif que j'ai ressenti en lisant *Nicolas*.

DIFFICILE DEUIL

L'histoire que raconte Pascal Girard est simple : son petit frère de cinq ans, Nicolas, meurt de l'acidose lactique, une maladie orpheline surtout présente dans la région de Saguenay, alors que Pascal est lui aussi encore un enfant. Par différentes scènes s'échelonnant sur une dizaine d'années, il illustre l'impact qu'a eu le départ de son frère dans sa vie. Chaque planche contient un ou deux dessins, en noir et blanc, sans case, flottant sur le papier. Les premières pages montrent le héros et son frère Nicolas qui jouent ensemble. Puis, le lecteur se retrouve au salon funéraire de Jonquière avec Pascal qui ne comprend pas tout à fait ce qui se passe. À l'adolescence, les choses se gâtent pour le personnage principal qui cherche par plusieurs moyens illicites à oublier cet éprouvant événement. La présence de son plus jeune frère, Joël, loin de mettre un baume sur ses plaies, semble l'irriter au plus haut point. Devenu adulte, la mort de Nicolas le hante encore. Lorsqu'il apprend qu'il n'est pas porteur du gène de la maladie qui a emporté Nicolas, sa peur d'avoir des enfants ne s'estompe pas, ce qui crée des tensions avec son amoureuse. La première partie de l'album se termine par un souvenir de ses jeux avec Nicolas.

JAMAIS MÉLODRAMATIQUE

Dans la préface de l'album, Pascal Girard explique que *Nicolas* a été créé en quelques jours seulement, dans des carnets, sans crayonné. Dix ans plus tard, il refait le même exercice dans la deuxième partie de la bande dessinée et se penche sur sa relation présente avec son frère Joël. Il est intéressant de voir comment son trait s'est affirmé avec les années, et ce, même à main levée. Son honnêteté est presque brutale dans sa façon de raconter comment l'influence de Nicolas l'empêche d'entretenir un lien sain avec son frère. La situation est triste, inquiétante, mais jamais on ne sent l'auteur chercher la pitié du lecteur. Encore traumatisé, il reconnaît ne pas avoir fait son deuil, mais ne se laisse pas abattre pour autant. Au contraire, sans tomber dans le positivisme exagéré, les dernières pages de l'album apportent une lueur d'espoir à Pascal.



PASCAL GIRARD AUTOportrait

Voilà une occasion pour ceux qui, comme moi, seraient passés à côté de ce très beau livre. Pour les autres qui connaissent déjà l'œuvre, les planches ajoutées par Pascal Girard à la bande dessinée originale complètent le récit.

☆☆☆☆

HUGO LÉGER ET SÉBASTIEN THIBAUT

Bobos. Chroniques de la petite douleur

Montréal, Somme toute, 2016, 104 p., 25,95 \$.

Becquer bobos

Hybride, cet album n'entre dans aucune catégorie. À mi-chemin entre la chronique, la bédé et le livre illustré, dans une forme éclatée sans pour autant être rébarbative, cet objet de curiosité traite d'un sujet universel : la douleur. Un autre bon coup des éditions Somme toute, qui depuis quelques mois élargissent les horizons des lecteurs en publiant des œuvres différentes de ce qu'offrent les autres maisons d'édition.

Loin de la confession larmoyante ou du témoignage « arrache-larmes », le livre que nous proposent Hugo Léger et Sébastien Thibault dissèque ce qu'ils appellent « les petites douleurs », ces maux quasi inoffensifs qui nous affectent tous à un moment ou à un autre. Mal au nez, crampes, feu sauvage, choc du gros orteil, l'être humain possède un nombre infini de raisons de se plaindre.

BRILLANTS MAUX

Sans le savoir, le lecteur québécois connaît une partie de « l'œuvre » d'Hugo Léger. Ancien journaliste, il a aussi été concepteur-rédacteur de campagnes publicitaires importantes qui ont marqué l'imaginaire. L'album *Bobos* est sa première collaboration avec l'illustrateur Sébastien Thibault, qui a vu ses dessins publiés dans plusieurs livres, journaux et magazines internationaux. Les deux auteurs se complètent à merveille, l'univers du premier se trouvant magnifié par la sensibilité du second.

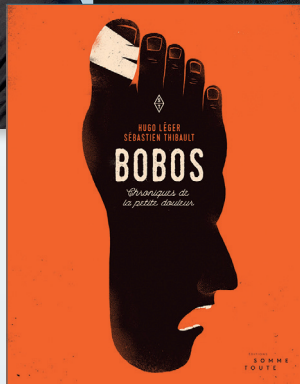
La structure de l'album est simple : sur la page de gauche, un dessin, en couleurs, illustrant le titre inscrit sur la page de droite. Tous les titres commencent par les trois mêmes mots : « Aujourd'hui, j'ai... » Avec des titres comme « Aujourd'hui, j'ai mal à la gorge », « Aujourd'hui, j'ai la peau sèche », « Aujourd'hui, j'ai le plus petit mal du monde entier », la liste des douleurs est bien remplie. Sur les deux pages suivantes, une autre illustration, plus grande celle-là, accompagne le texte expliquant la souffrance ressentie. Chaque « mal » est imprimé sur du papier



SÉBASTIEN THIBAULT



HUGO LÉGER



multicolore, ce qui rend l'objet encore plus agréable à feuilleter. La finesse et le doigté des Éditions Somme toute dans la conception de cet album sont, encore une fois, remarquables.

Le ton employé par Hugo Léger dans ses chroniques se veut humoristique, sans pour autant tomber dans la banalité ou dans le cliché de l'hypocondrie exagérée. Ici, le narrateur expose ses différents « bobos », en sachant très bien que la plupart ne sont que de minimes maux qui s'estomperont. Lorsqu'il analyse le « mal aux cheveux » d'un lendemain d'ivresse, il écrit : « Je sais, c'est juste un mauvais moment à passer. Le comble du bénin. » Il sait aussi faire preuve d'autodérision, élément essentiel avec ce genre d'humour. Dans

son « Aujourd'hui, j'ai mal à la cuisse », il avoue candidement : « La cuisse est un gros muscle. Chez moi, c'est le plus développé, après le double menton. » Le lecteur rira parfois à voix haute à certaines de ces chroniques, il sourira à d'autres, mais il savourera surtout l'acuité intellectuelle de Léger et Thibault.

ET LE DESSIN ?

Les textes d'Hugo Léger n'auraient pu être appréciés de la sorte sans les dessins de Sébastien Thibault. Non pas qu'ils n'aient pas de sens sans les illustrations, mais celles-ci sont si intelligemment imbriquées dans l'album que les deux forment un tout indissociable. Le dessinateur annonce le propos de la chronique en subtilité. Prenons pour exemple « Aujourd'hui, j'ai mal à la gorge ».

Le dessin qui accompagne le titre montre un collier d'animal avec, à son côté, une balle transpercée d'aiguilles. Sur l'illustration de la page suivante, la silhouette d'un chat qui miaule avec un éclair lui sortant de la gueule, et le lecteur comprend la « gravité » de la douleur du narrateur. Certains dessins résument l'ensemble du texte, alors que d'autres s'attardent sur un mot ou sur une expression en particulier. Ces derniers sont parfois si subtils qu'une deuxième lecture de la chronique est nécessaire, un luxe amusant.

À travers tous ces petits maux, Hugo Léger et Sébastien Thibault illustrent brillamment certains traits du comportement humain. Dans sa façon d'expliquer ses douleurs, avec une fausse légèreté souvent, le narrateur arrive à dresser des constats troublants sur la maladie. Comme il l'écrit si bien dans « Aujourd'hui, j'ai mal à la cuisse » : « Le corps a toujours le dernier mot. »

☆☆ ½

ZVIANE

Club sandwich

Montréal, Pow Pow, 2016, 136 p., 22,95 \$.

En attendant

La bédéiste Zviane est une des auteures québécoises de bandes dessinées les plus prolifiques. Ouvrages en solo, d'autres en collaboration, elle semble dessiner vingt-quatre heures par jour. D'ailleurs, ce recueil comporte cinq histoires réalisées chacune en... vingt-quatre heures !

Chaque année au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, les auteurs sont invités à participer aux « 24 heures de la bande dessinée » où, à partir de trois contraintes dévoilées au début de l'événement, ils doivent créer une bande dessinée de vingt-quatre planches. Depuis quelques années, les gens intéressés peuvent aussi prendre part à l'épreuve par Internet, sans devoir se trouver dans la ville européenne. Zviane avait déjà publié un album recoupant les histoires qu'elle avait dessinées entre 2008 et 2011, elle nous offre maintenant celles conçues entre 2012 et 2016.



ZVIANE

DÉCOUSU

Ce genre de défis pour un auteur de bandes dessinées est sûrement stimulant. Or, je ne suis pas convaincu que le lecteur « moyen » en retirera autant de plaisir. Certes, certains récits sont bien ficelés, en particulier les deux premiers. La contrainte du deuxième, *Le son de la pluie*, est spécialement accrocheuse : l'histoire doit se dérouler sur une durée intégrant vingt-quatre unités de temps, c'est donc dire que chaque planche représente la même unité. Zviane a choisi de raconter l'aventure de Lorenzo, sculpteur de sons, heure par heure. Ces vingt-quatre planches sont les meilleures du livre. Par la suite, les courtes histoires n'arrivent pas vraiment à intéresser et on sent trop « l'exercice » dans la création. Cela dit, on retrouve dans quelques séquences l'humour et la sensibilité de Zviane, ce qui ne fait que donner encore plus hâte au lecteur au prochain album complet.